

ÉLOUGES : AU TEMPS DES CATASTROPHES MINIÈRES

Le Préfeuille, bizarrerie topographique, constitue une languette de terre qui prend naissance au centre du village, s'étend jusqu'à Cocars et Rosières, s'élançant à la conquête d'Athis, près de la Courbette. Il s'agit d'une survivance de l'antique division territoriale, basée sur le captage des eaux et la conservation de ce droit sur une terre qui appartient au même seigneur. D'où cette étrange unité qui fait incursion entre Dour et Wihéries sur deux kilomètres.

Le Préfeuille a abrité une villa romaine, dont on n'a pu exhumer des restes importants. On y a mis à jour des témoignages francs, et une tombe (vide) de l'ère mérovingienne.

Le Préfeuille, siège d'une ferme très importante, se trouvait sur le chemin Bavay-Montréal, dont le vieux tracé se dessine encore dans les campagnes. En 1549, la ferme et les 205 huillères de terre y attachées furent cédées par les Lalaing au chapitre de Chimay.

On trouvait sur Elouges un fief des Delaforge, ancienne propriété de l'abbaye de Saint-Ghislain, dispersé à la Révolution Française. Une seigneurie des Leval, aussi, près de l'église, à laquelle elle se trouvait réunie par un souterrain, très ancien, puisque pré-romain. Ce fief, par le mariage de Marie Godemart, dite Dame de Leval, avec Henry de Dessus-le-Moustier, fournit une origine seigneuriale aux très nombreux Demoustier de chez nous.

L'abbaye du val des Ecoliers, à Mons, possédait des biens importants à Elouges, où l'on dénottait un fief hors agglomération : la «Rozière», que certains veulent rattacher aux Templiers. Au fond d'un puits, des souterrains partaient vers Cocars et Bavay.

Il existait encore d'anciennes petites seigneuries indépendantes : Courteville, celle de l'abbaye d'Haumont, pour citer celles-ci.

Elouges-les-Deux-Eglises

Les deux églises d'Elouges, celle du Mont et celle du Val, sont toutes deux placées sous la protection de Saint-Martin. L'autel élougeois fut consacré à Saint-Ghislain en 1190 par Odon, évêque de Cambrai. La séparation en deux paroisses remonte à la division territoriale entre chefs de guerre différents. Il y aurait eu, aux origines, deux autels payens assez rapprochés. Elouges, en effet, se présente à l'heure actuelle comme une seule agglomération. Mais on remarque encore au Courteville, au Quevauville, près de la maison communale, au lieu-dit «là-haut» et à la Citadelle, un embrièvement de maisons, de ruelles, d'impasses, qui situent les centres de communes vivantes établies sur les flancs des petites collines qui ont fait Elouges au Mont et Elouges au Val.

Avec Charlemagne, on n'enterre plus en mode franque. Les nous veaux chrétiens vont reposer autour des églises et, quand ils peuvent payer, à l'intérieur de celles-ci. Avec l'obligation ultérieure d'émigrer hors des agglomérations, les cimetières élougeois iront ailleurs, même si celui du Monceau constitue purement et simplement une prolongation de l'ancien.

Sur le côté latéral gauche, du cimetière centre, on relève les tombes des Le Tellier, qui ont fourni de nombreux bourgmestres à la localité. Celles, aussi, des Debove et de Louis Cambier, dont nous avons signalé le rôle joué à la tête des volontaires dourais en 1830.

L'église d'Elouges au-Val a changé plusieurs fois d'emplacement. Lors de son établissement, elle devait occuper l'ancienne basilique romaine, placée au milieu des grandes fermes. Dans ce temple païen, ou plutôt religieux - avant l'ère chrétienne, on se réunissait pour parler, mener des transactions, et participer aux fêtes des religions officielles.

L'église du Val actuelle, reconstruite en 1865, a dans ses substructures, les emplacements que cet ancien bâtiment, simple et ample. Elle a conservé les pierres d'établissements antérieurs. L'église comporte une tour monumentale à façade, une triple nef à cinq travées, et un chœur à voûte plate. Le mobilier, en chêne, appartient au néo-gothique. À l'extérieur, on trouve

plusieurs pierres funéraires relevées de l'ancien cimetière, dont une du XVe siècle.

Saint-Martin

La pagise du Monceau, appendice, aux origines, de l'autel de Dour, prend sa racine dans le bas de la vallée, s'élève d'un seul jet vers les hauts d'Elouges, et ensuite sur la crête qui domine tout le pays à l'emplacement de l'antique ferme de la Courte à Wihéries.

Elle forme dualité avec sa consœur d'Elouges-au-Val, orientée quant à elle vers l'est (comme les anciens temples des adorateurs du soleil). Le Monceau vit se dérouler, sur son tertre, toute une tranche de la vie des Francs. On signale l'existence d'un établissement très ancien près de l'ancienne fosse de la Toureple, où un groupe de maisons populaires témoigne de nos jours encore de l'existence de l'ancien fief.

Deux tombes ont été mis à jour au Coron Martin-Chêne. Martin... voilà un nom très fréquent au Xe et XIe siècle, et après tout, il peut avoir séduit les parents d'un futur chef franc.

En 1791, on a mis à jour deux tombes en pierre sèche, et en 1873, près de l'église du Monceau, un squelette franc. Le Mont servit énormément de lieu de carrière, les pierres extraites, dites aussi de Wihéries, ayant bâti presque tous les bâtiments des deux coronas de Wihéries et d'Elouges.

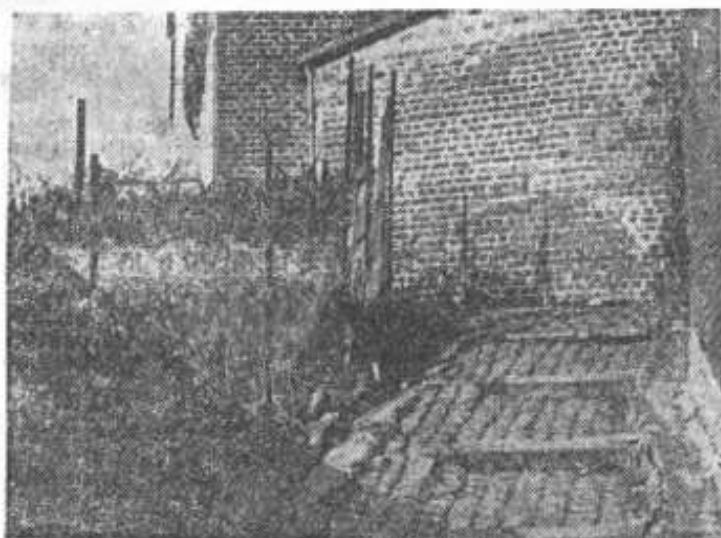
Avant l'ère charbonnière, et alors que la masse de terre ne barrait pas l'horizon, les moines de l'abbaye avaient profité de la nature du terrain pour créer un petit barrage et rendre productifs les fonds et viviers alimentés par ses eaux dévalant de Wihéries en provenance des Jonquières de Rosières.

Les Francs avaient une prédilection pour établir leur sépulture en terrain crayeux, ce qui explique l'installation de cimetières dans les zones très calcaires des Monts d'Elouges et du Monceau. Nous avons dit, déjà, que Charlemagne avait brisé la tradition et interdit les inhumations sur les collines, rompant avec les anciennes superstitions. Malgré tout, au IXe siècle, des «réfractaires» passent outre la règle, et ils le font sur le sol crayeux du Monceau.

L'existence de l'église du Monceau commence sans doute aux invasions normandes. On peut concevoir l'abandon, momentané, de l'Oratoire du Val, et l'extension d'un groupe préférant le site nouveau. Ensuite, on se serait partagé l'influence religieuse et les revenus des dîmes. L'établissement, au-delà, de revenus destinés à alimenter le trésor de Saint-Ghislain, ou de Crespin prouve la division des deux communes. Naguère, gens du centre et du Monceau, enfants, se livraient de considérables batailles de rues. Les rendez-vous au pied des Monts pour des batailles rangées reflétaient une ancienne animosité. Celle, existant depuis les temps les plus reculés, entre ceux d'Elouges au Val et au Mont.

Aux origines, l'église du Monceau devait être une sorte de grange en torchis. Selon Debove, la nouvelle église serait la quatrième. La deuxième et la troisième auraient eues des dimensions que celle d'aujourd'hui, moins celles du chœur. La nef de l'église romane est assise sur le massif de craie, presque limitée à son étendue, vierge de toute excavation si l'on excepte les reliefs d'une hutte de franc (sans doute l'ancien oratoire repris par les chrétiens).

Debove affirme exactes les inhumations qui eurent lieu à cet emplacement vers l'an 900. La sépulture ressemble à celle retrouvée si souvent sur les Monts d'Elouges, et a précédé de peu



Ciel... les Normands

Les Mérovingiens passent, et les Carolorégiens les imitent. Les dernières années du règne de Charlemagne sont assombries par les premières banderilles placées par les Normands. Bientôt, ceux-ci s'enhardissent, et... plus rien ne les arrête.

Les abbayes brûlent : Saint-Ghislain, Crespin, Denain, Maroille, Maubeuge, Liessies, Hautmont, Nivelles, Grammont, Lobbes.

Les moines sont passés au fil de l'épée, et les châteaux ne résistent pas mieux, sauf celui de Mons, protégé, dit-on par Dame Waudru. Le Normand est roi, les « Guillaume » se multiplient. On compose le Roi Louis le Simple le premier. Et ce seront les prémices du Comté de Hainaut, avec Régnier au Long Col. Mais en 1274, Madame Saint-Waudru signe le « règlement » des carbenniers. L'Elougeois va devenir mineur.

La prévôté d'Elouges

... et Elouges terre féodale, avec trois familles qui laissent ou prennent le nom de la localité comme patronyme. Ce sont les d'Elouges, rapidement aspirés par mariage à Hautmont ; les de Castellois, installés au Monceau, et qui partent faire souche dans la région de Valenciennes ; les Epinois, dont le castel se trouvait à Cocars. Cette dernière famille va se mêler de très près aux grands seigneurs, dont les Lalaing et les Croy.

Mais les sires d'Elouges, comme tous leurs bons cousins féodaux, s'affaiblissent tellement que le Comte de Hainaut détache dans leur localité un prévost, dont la juridiction couvre, outre le canton de Dour actuel, Hornu, Wasmes, Wasmuël, Boussu et ses dépendances, et enfin, Saint-Ghislain jusque la Haine.

Ces personnage ne s'occupe pas que des menus larcins. Il règle aussi les affaires criminelles et aura à s'occuper de la chasse aux sorcières et aux protestataires. On cite comme prévost en 1318 un certain Jehan II Condé.

Pendant ce temps, dans son château-fort, Gilles d'Elouges coule la douce et rude vie des seigneurs, sans savoir qu'un jour sa noble habitation, ébranlée déjà par Jacqueline de Bavière, sera rasée par le duc d'Alençon, qui... met tous les Elougeois hors de leur village.

Les ruines du château subsistent dans ce qui fut la ferme Doye, quand on vient de l'ancienne route de Thulin.

(à suivre)

Aïain AUDIN

(Photos J.-M. DUROISIN)



l'édification du temple roman. On approchait en effet de la grande «terreur» de l'an mille, et le peuple bâtissait églises et cathédrales pour... se rapprocher du ciel.

Lors de la démolition de l'église véhémente, au siècle dernier, Debove trouva une tombe (de 1350) et à l'intérieur de celle-ci, des vases funéraires dont l'usage s'explique pour une raison d'hygiène. Certaines familles très riches brûlaient de l'encens autour du cadavre durant les jours où il restait dans la demeure avant de partir pour l'église et le tombeau. Au moment de placer le corps dans la bière, on déposait les cendres refroidies aux quatre coins du cercueil. Il s'agissait d'une réminiscence païenne, tolérée puis reprise par l'église chrétienne.

Le Monceau veut un curé !

Un arbre du Monceau, celui des «zèles» aurait fourni l'en-droit de justice pour les deux paroisses élougeoises et les ab-bayes de Saint-Ghislain et Crespin, lors d'une histoire de «gros sous». Le 24 janvier 1318, on se réunit en présence de Messire de Longueville, curé d'Hornu, de Jean de Condé, prévost d'Elouges, et d'Adam de Wareilles du Moranfayt, pour la seigneurie de Saint-Ghislain, s'agissant d'autres sires et témoins. On ne cite pas le curé du Monceau, simple dépendance douroise. Sans doute les intérêts de la chapelle sont-ils défendus par Adam de Wareilles.

La déclaration des biens du Clergé, en 1787, parle du «Monceau-Rosières» à la rubrique de la dîme perçue. On sait que la dîme sur Rosières était déjà instituée en 965, la bulle du Pape Gélasse, en 1118, la confirmant. Selon Augustin Debove, le frère de Charles, il ne peut s'agir de la paroisse du Monceau avk Rosières, celui-ci n'étant qu'un petit hief qui se libérera tandis qu'au XVIIIe siècle, le Monceau compte 364 habitants.

Les livres paroissiaux concevaient les deux paroisses d'Elouges, tandis que les enfants nés à Rosières étaient tous baptisés à l'église Saint-Victor de Dour. C'est que le hameau de Rosières ne dépendait de la commune d'Elouges que par une bizarrerie du passé. Une petite chapelle, dédiée à Notre-Dame de la Salett marque sur Rosières la limite entre Wihéries et Elouges. Cette chapelle se situe à l'emplacement d'une borne romaine. En général, les paysans éprouvaient une sorte de respect mêlé de frayeur pour ces pierres aux... inscriptions incompréhensibles (évidement).

En 1759, les habitants du Monceau, lassés de se voir desservir par un vicaire de Dour, revendiquant auprès de l'archevêque de Cambrai, en vue d'obtenir un prêtre bien à eux. En vain, mais qu'importe : ils insistent, par l'intermédiaire du fiscal Papin, pour que le Conseil souverain de Mons appuie leur demande. Celle-ci sera rencontrée en 1771, alors que le vicaire de Dour résidait, enfin, au Monceau. L'église en avait, auparavant, vu de belles : transformée en caserne en 1536, après avoir été pillée en 1572.

Du pilori à un curé patriote

Le prévôt d'Elouges, en signe de sa toute puissance, avait fait dresser un pilori au beau milieu de la place. Ce chef-d'œuvre était dû à Hercule de onnières, qui, dans le compte qu'il établit alors, fait état «d'avoir dressé le pilori aux armes du Hainaut au-dit Elouges, et d'avoir habillé cinq sergents en drap rouge-sang, doublé de jaune, aux armes du hainaut, et aux frais du Comté, pour y exercer la justice et punir les malfaiteurs, (compte de 1673 à 1682).

Mais nous ne voudrions pu quitter Elouges, et le Monceau, sans évoquer la belle figure du curé Bar. Natif de Montignies-sur-Roc, il avait su conquérir ses paroissiens par sa simplicité.

Aux heures noires de la guerre, celui d'14-18, le curé Bar fut, déjà, une des âmes de la Résistance. En 1940-45, surveillé comme ancien prisonnier politique, il est souvent parvenu à tromper la vigilance de l'occupant et à aider ceux, nombreux, qui frappaient à sa porte.

C'est lui qui avait réuni l'essentiel du mobilier de son église. On y voit des peintures sur toile du XVIIe, une croix triomphale à terminaison fleur de lysée, bois sculpté et polychrome du XVIe. Une statue en bois représente Saint-Joseph, une autre Sainte-Thérèse (1928). On note deux autels à portique en bois sculpté du XVIIIe, et des fonts baptismaux monopédiculés en pierre du pays du XVe ou XVIe siècle, appartenant au mobilier de l'ancienne église romaine.

Un cabaret pour trois ménages

Elouges, à côté de la terre des charbonnages, fut celle des petites industries et de l'artisanat. Outre les dix-huit puits d'extraction qui grignotèrent simultanément le sous-sol élougeois, il existait dans la localité des ferronniers, des tailleurs sur cuivre, des taillandiers, des calorifugeurs, des limonadiers, des sœurs, menuisiers, tanneurs, cordonniers, selliers-bourriers, raffineurs de seil, vinaigriers. Des fabricants de chichorée aussi, des savon-

niers, fondeurs de graisse, cimentiers, pétroliers, tonneliers et un ferblantier, un tourneur sur fer, un fabricant d'ark, un chaudronnier, des chauffagistes, sans oublier les brasseurs et, leurs corollaires obligés, la multitude de cabaretiers qui abreuvaient la population élougeoise selon la proportion d'un bistrotier pour... trois ménages. Ces cafetiers constituaient une partie impensable de la population active.

La mine meurtrière

Il faut dire, bien entendu, que le travail au fond de la mine abrutissait l'homme à un point tel qu'il cherchait, le fois remonté au jour, à oublier, et à oublier le grisou assaso. Elouges a, elle aussi, perdu beaucoup de ses fils dans les fosses. La liste des catastrophes est longue : le 14 août 1666 au puits Luquet (12 morts) ; en 1763, à la Grande-Veine (8 victimes) ; fait extraordinaire : l'incendie dura... douze ans ; en 1771, au puitsuquet (10 morts) ; le 22 octobre 1775, à la Grande Veine (12 où trois personnes périrent encore en 1784 ; le 3 août 1831, la Grande Veine d'Epinois (36) ; le 6 mars 1852, au Longterne Ferrand (71 mogs) ; le 30 août 1862, une nouvelle catastrophe au même charbonnage FAIT 29 victimes. Le 25 octobre 1869, la Grande Veine du Bois d'Epinois récidive (7 victimes). Le 3 avril 1930, le Longterne-Ferrand frappe encore, et fait vingt morts. Le roi Albert rendit, en lucirconstance, visite aux familles éprouvées.

La mort d'un enfant

Voyons un peu plus dans le détail, comment s'est produite la catastrophe du 6 mars 1852 au charbonnage numéro 1 du Longterne-Ferrand. Vers six heures du matin, un palefrenier commet une imprudence fatale : il ouvre sa lampe pour voir clair afin d'puiser de l'eau. Et c'est le désastre, le grisou explose. Sur les 76 ouvriers qui se trouvent au fond, cinquante-neuf vont rester à jamais emmurés à trois cents mètres de profondeur. Sur les dix-sept que l'on remonte, deux le sont à l'état de cadavre, les quinze autres souffrant de blessures plus ou moins graves.

Au moment de l'explosion, neuf ouvriers se trouvaient à proximité du puits, dont le palefrenier imprudent. Surtout autres travaillaient au «troussage», à cinq cents mètres du puits ; il s'agit de Jean-Philippe et Pierre-Joseph Faidherbe, d'Auguste Pernet, de Félix Debiève, d'Antoine Liévin, de Modeste ronchart et du perlon Auguste Dufour.

Soixante mineurs travaillaient à l'extrémité de la costerese à sept cent cinquante mètres.

Les sept derniers, atteints très faiblement par la secousse, regagnent en hâte la surface par les échelles. Le porion Dufour et Jean-Philippe Faidherbe redescendent aussitôt pour porter secours à leurs camarades. Des neuf qui avaient pris place aux abords du puits, deux sont précipités dans la potelle et noyés : les deux chargeurs au cuffat. Un conducteur de chevaux, lancé dans les chaînes du dit cuffat, sera retrouvé tenant encore son fouet en main. Le petit Gabriel Roucoux, à vingt mètres du puits, s'en tire avec une égratignure à la jambe gauche. Mais un autre enfant, le petit Jean-Baptiste Dufrasnes, de Thulin, meurt, horriblement défiguré.

Furgisse Delcroix, Alphonse Populaire, Alexis Durieux et P.Jh. Roucoux subissent des blessures graves.

Pour cent cinquante mètres...

Pour sauver les mineurs ensevelis, il aurait fallu déblayer sur quatre cent cinquante mètres. La vie de soixante hommes était à ce prix. Or, on savait que ces malheureux étaient vivants, et on espérait beaucoup dans le courage et l'énergie du porion Aland Vallée de Wihéries, un homme qui avait remonté le gal et qui se trouvait là, avec ses deux enfants. Hélas, on ne parvint jamais à aller au-delà de deux cent cinquante mètres, en dépit de la ténacité des sauveteurs. Les soixante mineurs en perdition avaient un cheval. Ils l'ont sans doute dépecé. Mais quelle tragédie s'est passée derrière les éboulis ? Combien de temps a duré leur agonie. On frémit, rien que d'y penser.

Le roi envoya un secours de deux mille francs. Le 12 avril 1852, les travaux reprenaient. Le palefrenier, responsable de l'accident fut guéri, mais il dut quitter Elouges. Chaque nuit, en effet, une grêle de pierres s'abattait sur les vitres de sa maison.

Détail tragique : l'exploitation du chantier mortel devait cesser le soir même de la catastrophe.

Ainsi Elouges vivait-elle ses deuils de mine, que le peintre Victor Regnard, enfant du village, a exprimé d'une manière poignante dans le magnifique «Deuil borain» qui se trouve à la maison communale. Cette maison abrite un musée de la vie locale dû aux recherches de M. Georges Mulpas. Il s'agit d'une petite merveille, et d'un travail unique chez nous, de conservation du patrimoine local.

Alain AUDIN

ELOUGES de la préhistoire au Moyen Age

Debove a trouvé une hache très rare, en jaspe, avec côté dessiné convexe, l'autre plat et légèrement concave au tranchant. Une autre aussi, en porphyre vert, de mêmes formes. Il a en outre découvert et répertorié 340 haches ou fragments de haches en silex blond (celui dont l'échantillon de Cocars a révélé après analyse dans les laboratoires de l'U.L.B. une présence humaine de quelques vingt millions d'années), et un millier de racloirs pour l'appât des peaux destinées à vêtir, et dont l'homme de la pierre polie usait largement à Elouges.

Des pointes de flèches donnent une idée de l'habileté avec laquelle il taillait le silex, choisissant dans les alluvions la pierre la plus apte. Au répertoire on a encore nonante masses ou marteaux, des cavités permettant à la poignée de

placer chaque doigt, et certaines, par leurs pointillés, ayant pu être usités comme amulettes ou jouets.

Trois cents couteaux, lamelles de silex, possèdent à une des extrémités une entaille qui sert à adapter une poignée et à retenir une lanière-attache. Sept objets, tarières, figurent l'outil des premiers artisans du bois : il s'agit de lamelles de silex très épaisses, plates d'un côté, étroites, et finement retannées sur une largeur quasiment uniforme.

Leur finesse ne permet de les employer que dans des matières peu dures (essentiellement le bois, donc). Mains cailloux élougeois témoignent de l'usage du feu.



L'Elougeois gallo-romain

Debove signale comme extraordinaire la découverte dans un fossé, ouvert pour ses recherches, de quelques pelles de charbon de terre à l'état naturel. D'après lui, cet amas était mis directement sur terre, recouvert de craie et ensuite de pierres plates.

Il estime que cela est dû à un gallo-romain. Le charbon,

dans tous les cas, ne se trouve pas bien profondément à cet endroit, plusieurs «trous» attestant d'une présence gallo-romaine.

Près du ruisseau, Debove a découvert d'innombrables objets de toilette, qui donnent à penser que les esclaves venaient prendre des ablutions à cet endroit.

La fin d'une des villas elougeoises est due, sans doute, à un incendie. L'archéologue a relevé une terre bistrée, pleine de bois brûlé et de cendres. Il a recueilli de nombreuses antiquités, dont la moitié d'une poignée de coffre qui représente une figurine mythologique ayant trait au culte de Cybèle ou de Vesta. Celle-ci est figurée en buste, la tête ceinte du diadème étoilé, dispensatrice des richesses, reine des dieux. Elle repose entre deux cornets d'abondance, une tête imberbe suspendue à l'extrémité de chaque corne rappelant Athis. Il s'agit d'une plaque de bronze de trois millimètres d'épaisseur.

Debove met aussi à jour près de cette villa d'autres objets en bronze, et d'autres encore en fer, ainsi que quelques rebords de vase en terre samienne (de l'île de Samos), avec déversoir en forme de gueule de lion. Dans les ruines de l'ancien hypocauste, il y a de nombreuses conduites de chaleur, percées de trous parallèles. D'autres objets, enfin, dont des pièces de monnaie, et un petit dé en pierre bleue d'Autreppo, provenant d'une mosaïque.

Un haut-lieu franc

Mais les résultats les plus remarquables des recherches de Debove concernent la période franque. Avec l'aide de deux ouvriers intelligents, il met à jour durant l'hiver 1865-1866 trois cent quatre-vingt-huit tombeaux.

Il y a là sépultures des chefs et de leurs familiers, construites en pavés romains. Les murs n'ont pas de ciment (parfois un peu de marnage, sans adhérence), des fragments de dalles ou de tuiles romaines entrant souvent dans leur construction, pour niveler les rangées de pavés inégaux en épaisseur.

La hauteur moyenne de ces murs s'élève à cinquante centimètres. Le soin avec lequel on les a nivelés à la surface fait croire que les Francs les recouvraient de planchettes pour garantir pleinement le cercueil mis au-dessous. On employait aussi à cet usage des feuilles de pierre d'Autreppo, dont aucune n'est restée en place, l'humidité les rongant de l'extérieur. Quant on soulève ces pierres, le squelette apparaît, reposant sur le lit de dalles romaines.

La coutume franque voulait que les morts descendent dans la tombe avec leurs plus beaux atours, armes, objets usuels, etc.

Le franc d'Elouges est couché dans la tombe, au port d'arme, les jambes entr'ouvertes juste assez pour que le vase funéraire puisse prendre place entre les deux pieds. La tête repose horizontalement; la main droite s'appuie sur la hampe de la lance, dont la pointe se dirige vers les pieds. Le bras gauche s'étend le long de l'épée ou du poignard pendu au côté. La boucle et la contre-boucle en fer, destinées à fermer la ceinture de cuir, se trouvent sur la hanche.

Un peu plus bas, parfois, un anneau en bronze soutient un ou deux couteaux. Le plus souvent, pourtant, on les serre entre le corps et la ceinture, la pointe tournée à gauche. Dans un petit sachet de cuir, on trouve une pièce de monnaie et le briquet en pierre à feu, ou silex, fait le plus souvent avec un fragment de couteau d'âge de la pierre polie. La hache repose sur la poitrine, le tranchant tourné à droite.

Le bouclier, représenté par un cône en fer où se rejoignent quatre branches, figure sur la droite, en dessus du bassin, et recouvre le tout.

Près de la tête, à droite, des pointes de flèches restent comme vestiges du carquois et de son contenu.

Les pieds vers le soleil levant...

Les tombes des femmes franques sont ornées d'après le degré de richesse. Près du cou, une agrafe en or ou en bronze... Autour des reins, une ceinture, souvent en cuir, avec boucle et contre boucle en fer ou en argent avec, pendus par des anneaux en bronze, couteaux, ciseaux et ciseaux.

La femme enterrée portait un vêtement fort ample, ou un suaire. Les enfants emportaient dans la tombe leurs habits de fête, avec un petit collier en verroterie pour les filles, et, pour les garçons, des flèches, petits couteaux et lances qui prouvent leur éducation guerrière.

Une certaine de vase funéraire, en pâte grise teinte en noir, devaient contenir de l'eau Lustrale, pour les Païens, bénite pour les croyants.

C'est par dizaines que l'on a retrouvé à Elouges les «Schaarmsax», ou fameux poignards francs. Leur longueur varie entre 25 et 60 centimètres. La nature du terrain où l'on a retrouvé ces objets, fortement oxydés, n'a pas permis de relever sur les lames les fameuses rainures pouvant contenir du poison.

Le cimetière franc d'Elouges a été utilisé pendant environ cinq cents ans. Une des premières monnaies date de Julia, vers 270 de notre ère, et Charlemagne a défendu ces inhumations. Les Francs orientaient leurs tombes de manière à ce que les pieds s'orientent vers le soleil levant, mais ce mode variait avec les saisons.

Sur une période d'histoire aussi longue, on s'étonne de l'uniformité des vestiges découverts. Bien que les squelettes aient un demi-millénaire de plus que ceux du Sud, on rencontre partout les mêmes vases, les mêmes armes, les mêmes outils. Seules les monnaies permettent de dater.

Un «Spartacus» au mont d'Elouges...

A l'âge de la pierre polie, le centre du village se trouve sur le mont d'Elouges. Ce repli de terrain, produit par les dernières modifications de l'écorce terrestre, permettait à l'homme de découvrir tout le pays environnant.

L'époque plus récente a laissé moins de trace que les civilisations venues avant les Gaulois.

On situe la demeure d'un chef romain sur la colline du mont, du côté le plus ensoleillé. Cinq sentiers partaient de son entrée vers les villas de Dour, Hensies, Montrœul, Quiévrain et Audregnies.

Deux autres chemins existaient: celui du Vieil Empire, déjà cité, vers le Nord, et un autre venant de Valenciennes via Angre, traversant, à l'angle droit, avec le chemin de Quiévrain, la chaussée Brunehaut, qui existe depuis des millénaires. Les deux chemins n'en formaient plus qu'un et, sur Elouges, devinrent ensuite le chemin de Binche, qui se dirigeait vers Saint-Ghislain.

Un phénomène demeure inexplicable: vers 190, et jusqu'à environ 260, aucune monnaie ne se perd sur la surface du mont. Cela témoigne de la non-occupation du site durant ces années. Due à quoi? On avance prudemment qu'une révolte d'un émule de Spartacus aurait pris corps à cet endroit contre l'autorité romaine. La répression, terrible, aurait vidé le mont de toute

Qui sait si, sans cela, le *Mulus elougeois* n'aurait pas fourni son siège au castel des Comtes, Mons perdant sa chance hennuyère.

Voici les «corons»!

Mais le temps passe... De grands gaillards arrivent chez nous, et s'installent d'Elouges à Tournai. Les cheveux blancs, ils portent la moustache conquérante et leurs yeux étincellent. Ce sont les Francs qui, dans l'attente du feu vert de Clovis et de leur fille descendante vers le pays de France, se complaisent dans nos terres, réoccupant les sites délaissés.

Leurs chefs s'appellent les «Korons», ou corons, et ils vont donner leur nom à pas mal d'endroits de nos régions. Les courtis, courtis, ne sont qu'une adaptation latine de ce terme, et produiront les grandes «courtes», comme à Monceau - Wihéries ou à Dour.

Les Corons délimitaient avec soin leur aire de puissance, les processions, ou rogations chrétiennes, en faisant ensuite le tour au pas caractéristique par reprise de tradition.

Ces chefs francs ont laissé une telle empreinte qu'ils se sont parfois confondus avec le propriétaire naturel du sol, auquel ils ont emprunté une particularité pour se faire reconnaître: seigneur des Fontaines, de la Ronde, du Rouge Bonnet, etc.

A Elouges, leur présence marque le tournant entre l'ancienne et la nouvelle configuration, par la dispersion de très grosses fermes. On trouve, sur Elouges, le coron de la Marlière, siège plus tard d'un fief assez remarquable; un autre avec la Maison Debove à la Grand-Rue comme centre, une troisième aux Andrieux (où les «Andre» actuels trouvent peut-être une origine). Et enfin, les corons Martin Chêne (haut du Monceau), de la Citadelle, du Préfeuilleil, et des Rosières.

La hutte du chef franc n'avait rien de princier: une sorte de ruche maintenue par des pieux fixés en terre, avec des joints de mortier, mélange de glaise et de farine de seigle. Des fondations nombreuses, cependant, pour résister à l'usure du temps.

Around de la hutte, plusieurs petits cabanons: pour les membres de la famille, les esclaves, les chiens. Les bestiaux étaient enfermés d'après les espèces dans des enclos. Les grandes fermes: Saulsoir, Rosières, les Courtes à Wihéries, Dour et Wasmes, serviront d'ébauche aux fiefs et châteaux.